Ami du Clergé du 29 juin 1950

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Simples notes dominicales. — **XXVII.** 9e Dimanche après la Pentecôte : L'amour de la Patrie, 193.

Les Sacrements. — La Confirmation : I. Son rôle : Sacrement de la virilité spirituelle, 194. — II. Existence du sacrement de Confirmation, 195.

A l'école des Saints. — S. Pierre-aux-Liens (1er août) : Les captivités et le martyre de saint Pierre, 197.

Pour une fête de la terre. — Le sens chrétien du travail, 199.

SIMPLES NOTES DOMINICALES

(9e Dimanche après la Pentecôte)

XXVII

L'AMOUR DE LA PATRIE

Mes frères,

La vision chrétienne du monde n'est pas celle qui apparaît au regard profane ni aux observations immédiates de l'historien. Elle nous invite à planer au-dessus des âges, pour voir plus loin que les événements présents et nous tourner vers cette Justice divine souveraine qui est la suprême directrice de l'univers. Nous allons le voir, surtout dans la page d'Evangile qui nous est proposée aujourd'hui.

Toutefois, arrêtons-nous d'abord à la Collecte et à l'Epître.

I. — *La Collecte : Prions en esprit de foi*

La belle prière de la Collecte insinue d'une façon discrète, mais précise, toute la doctrine de la prière et de la grâce.

« Seigneur, que les oreilles de votre miséricorde soient ouvertes aux prières de ceux qui l'implorent ; et afin que vous leur accordiez ce qu'ils désirent de vous, *faites qu'ils ne vous demandent que ce qui vous est agréable.* »

Trois pensées se trouvent ici suggérées : 1° c'est à la miséricorde divine que nous nous adressons, quand nous prions. Dieu ne nous doit rien, nous ne pouvons exiger d'être écoutés de lui, mais nous avons une confiance sans bornes en sa bonté, en sa pitié, en son amour, en sa miséricorde.

2° Le danger que court toute prière de notre part est que nous ne parlions pas le même langage que Dieu, quand nous nous adressons à lui, que nous restions lamentablement sur le plan humain, alors que Dieu, maître de la vie éternelle, ne peut juger que dans la lumière surnaturelle de l'éternité ;

3° pour éviter tout malentendu entre Dieu et nous, il n'y a donc qu'un recours, c'est que Dieu, par une grâce d'illumination que les théologiens appellent la *grâce prévenante*, parce qu'elle prévient nos pensées elles-mêmes, nous inspire ce que nous devons lui demander !

Allons donc à Dieu avec confiance, en fils obéissants qui savent qu'un Père ne peut abandonner ses enfants et qu'il ne manque en rien de ce qui nous est nécessaire au salut.

Si maintenant nous passons à l'épître, nous y verrons une partie de ce que Dieu veut de nous, à savoir un renouveau moral complet, le renoncement au paganisme ambiant, l'essor de haute spiritualité, qui fera du Corps mystique du Christ, dont nous faisons partie, une humanité nouvelle, entièrement régénérée.

II. — *L'Epître : Vivre selon l'Esprit de Dieu*

Cette page est prise de la Ire aux Corinthiens. Corinthe, brillante ville de Grèce, était alors une des capitales les plus renommées du paganisme. Les hommes, sous le ciel lumineux de Grèce, se livraient avec délices et sans scrupule à tous les instincts de la nature déchue. « Mes frères, écrit S. Paul, ne nous livrons pas aux convoitises mauvaises, comme tant d'autres l'ont fait. » Et il donne le détail de ces convoitises : 1° l'idolâtrie, le culte des faux dieux, qui encouragent par leurs exemples toutes les aspirations malsaines ; 2° la morale païenne résumée en quelques lignes concrètes et expressives : « Le peuple s'assit *pour manger et pour boire*, et ils se levèrent *pour se divertir.* »

Manger, boire et se divertir, faire de cela le tout de la vie, ne rien chercher au-delà de ce qui passe. S. Paul le condamne ; et, citant les Ecritures, il y trouve sans peine la condamnation des vices païens les plus saillants, en premier lieu, celui de l'impudicité, si répandue alors qu'elle n'était même plus remarquée et pouvait prétendre à une sorte de possession de la vie humaine.

Pour l'Apôtre, la vie n'est pas un laisser-aller, un abandon à l'instinct, aux poussées de la nature et de la chair, mais une lutte, une libération de l'âme. Dans ces conditions, l'un des faits les plus constants de l'existence c'est la *tentation*, c.-à-d. l'appel des mauvais penchants contre les exigences de la vertu chrétienne. Et voici les recommandations de S. Paul :

« Ainsi donc, que celui qui croit être debout prenne garde de tomber, — défiance de soi-même et de ses propres forces. — Qu'il ne vous survienne que des tentations humaines, car Dieu est fidèle et il ne permettra pas que vous soyez tentés au-delà de vos forces, mais avec la tentation, il vous donnera aussi le moyen d'en sortir, afin que vous puissiez la supporter. »

Confirmation de ce que nous lisions dans l'oraison : il nous faut demander à Dieu dans nos prières, ce que Dieu désire que nous demandions. Déjà N.-S. l'avait enseigné : « Ne nous laissez pas succomber à la tentation. »

III. — *Jérusalem méconnaît le Messie*

L'Evangile nous donne, — si le mot n'est pas trop pédant, — une véritable philosophie de l'histoire. Jésus, dévoilant l'avenir de sa patrie, nous fait voir comment les infidélités religieuses conduisent les peuples, tôt ou tard, aux pires catastrophes. La justice divine dirige toujours le cours des événements, même lorsqu'elle semble se dérober ; Dieu ne mesure pas ses interventions selon nos prévisions ou mesures, mais selon son plan rédempteur.

Le Christ arrive au terme de sa mission terrestre ; il a prêché l'Evangile à ses compatriotes, il a été entendu des humbles, des petits, des pauvres, de tous ceux qui ne comptent pas, à cette date, dans la nation, mais les chefs de son peuple, ceux qui peuvent « représenter » Jérusalem, ceux-là, à part d'infimes exceptions, telles que Nicodème ou Joseph d'Arimathie, se sont nettement et violemment déclarés contre lui. Humainement parlant, l'œuvre du Christ se solde par le plus humiliant des échecs. Si Jésus est le Fils de Dieu, il est aussi le « Fils de l'Homme » : titre qu'il prend le plus volontiers et le plus habituellement. Il est donc sensible à tout ce qu'un cœur d'homme ressent et éprouve, au fond de lui-même. L'amour de la patrie, de la nation, de la terre des ancêtres, du sol où s'est déroulée notre enfance et notre jeunesse, cet amour-là est non seulement naturel, mais légitime, grand et émouvant. Jésus veut donc confirmer et consacrer un tel sentiment par son exemple. Il pleure sur Jérusalem, comme une patrie aimée ! Et il prophétise les calamités qui doivent châtier, en cette patrie indocile et infidèle, l'abandon de la vocation séculaire reçue de son Créateur : annoncer, préparer la venue du Messie, du véritable Sauveur.

Il donne aux événements effroyables qui se dérouleront, environ quarante ans après sa mort à lui, leur véritable signification. Ce ne sera pas un hasard si Jérusalem est assiégée par les païens, livrée aux horreurs de la famine, de la guerre, de la ruine, aux fureurs de la guerre civile. Non, le hasard n'existe pas en pareille matière.

La ruine de Jérusalem, la suppression de l'indépendance nationale, la dispersion définitive du peuple, dans toutes les parties de l'univers connu, la vente des habitants épargnés par la mort comme esclaves, sur tous les marchés de l'empire, rien de tout cela, qui nous est attesté par l'histoire, en des récits contemporains, qui dépassent en horreur tout ce que l'on peut imaginer, rien de tout cela, disons-nous, n'aura été fortuit. Jésus dit formellement : « Si tu connaissais, toi aussi, au moins en ce jour, ce qui te procurerait la paix ! Mais cela est maintenant caché à tes yeux ! »

* *

Avons-nous besoin de faire de ce passage une application à notre temps ? Jamais peut-être il n'a davantage été question de la paix, du désir des hommes de l'assurer à tout prix ! Et cependant, rarement la préparation d'une guerre éventuelle n'a été poussée avec plus de rivalité entre les peuples, dans une atmosphère de mensonges, plus étouffante et plus affolante ! Que résultera-t-il de tout cela ? Nous ne pouvons que trembler quand nous voyons à quel point Dieu est oublié, trahi, méconnu, outragé, offensé, blasphémé !

Comme notre monde devrait méditer le mot de l'Evangile : « Ah ! si tu connaissais, toi aussi, au moins en ce jour qui t'est donné, ce qui te procurerait la paix ! » Nul doute que cela doit être et ne peut être que l'enseignement de Jésus, fidèlement compris... et observé. Ainsi soit-il.

LES SACREMENTS

La Confirmation

I

SON ROLE :
SACREMENT DE LA VIRILITÉ SPIRITUELLE

Mes frères,

Comme suite à nos entretiens sur les Sacrements, parlons ce matin du rôle de la Confirmation dans notre vie chrétienne. La Confirmation ! Ce sacrement qui apparaît à tant de chrétiens comme un sacrement de *« luxe »* et par conséquent facilement négligeable.

* *

Avec l'adolescence, vous le savez, l'être humain connaît des transformations profondes. Jusqu'alors, il n'était qu'un enfant : *il recevait tout* de ses parents, de ses frères et sœurs. Tout le monde veillait sur lui et le protégeait. Pensez donc ! Cette vie humaine était tellement fragile ! Elle avait besoin qu'on l'aide à se développer et à se fortifier.

Mais vient un jour où cet être humain sort de l'enfance et, peu à peu, revêt tous les traits de sa personnalité. Enfin, le voilà pleinement constitué : c'est un adulte, un majeur. Sa personnalité est achevée : c'est un homme parfait. Oh ! non pas qu'il soit irréprochable et sans défaut, mais en ce sens qu'il est maintenant un homme *complet*, c'est-à-dire en possession de tous ses moyens pour agir humainement.

Alors, maintenant, il peut, à son tour, *donner quelque chose, rendre service*. Dorénavant, il ne vivra plus uniquement pour lui. Il est capable d'assumer ses responsabilités. Sa patrie peut compter sur lui. Il peut y jouer un rôle pour exploiter les ressources du pays et augmenter le bien-être de tous. Si l'ennemi menace d'envahir le territoire national, la Patrie pourra le mobiliser pour sa défense : car ce n'est plus un petit bout de Français, un Français « en herbe », mais un Français parfait, un Français complet sur lequel on peut compter et qui en est fier.

* *

Notre vie surnaturelle se développe d'une façon semblable. Au début, précisément à

cause de sa consécration baptismale, le petit baptisé bénéficie des prières, des sacrements, des mérites, des grâces de toute la grande famille chrétienne dans laquelle il est entré. C'est un membre plutôt passif, un consommateur plus qu'un producteur. Il ne peut guère plus pour le service du Christ et de son Eglise qu'un petit Français pour son pays. Sa vie surnaturelle a d'abord besoin de grandir. Mais une heure viendra où il lui faudra rendre davantage service, jouer un rôle plus actif dans l'Eglise. Le jour même de son Baptême, le Christ l'a prévenu : ce cierge allumé remis entre les mains de son parrain et de sa marraine, c'est le symbole de sa future mission : éclairer les autres. Car cette vie divine, il ne l'a pas reçue pour lui seul. Membre du Corps mystique du Christ, il ne pourra pas toujours se désintéresser de la croissance du Corps tout entier. Un jour, il devra prendre sa part de l'action catholique et, avec les autres chrétiens, bâtir l'Eglise. Un jour, le Christ sera en droit de le mobiliser pour établir solidement son règne.

Mais alors des difficultés nouvelles vont accompagner inévitablement ces responsabilités nouvelles : à l'intérieur, les défauts et les mauvais penchants; à l'extérieur, mille tentations de lâcheté et de découragement. Il faudra, à ce baptisé, beaucoup d'énergie pour triompher des unes et des autres. Notre-Seigneur le sait ; aussi bien va-t-il venir à son secours pour affermir en lui la vie divine.

De fait, un jour, une profonde et définitive transformation s'effectue dans ce chrétien. Cette même transformation qui, dans la vie naturelle, se fait progressivement, sous la seule poussée de la vie qui monte, pour la vie surnaturelle va se faire d'un seul coup. D'un seul coup, par l'action du sacrement, ce baptisé qui — quel que fut son âge — n'était spirituellement, surnaturellement, qu'un enfant, le voici désormais adulte, majeur. Le voici en possession de tous ses moyens pour agir surnaturellement, en vrai fils de Dieu. Son organisme surnaturel est dès lors pleinement constitué et il est donc apte désormais à accomplir toute sa tâche de fils de Dieu. C'est un chrétien *parfait*. Oh ! non pas qu'il soit sans défaut et sans péché, irréprochable. Mais en ce sens qu'il est devenu un chrétien *complet*, achevé, parfaitement équipé pour agir en bon soldat du Christ. L'œuvre du Baptême a été parachevée — disons le mot confirmée.

Et précisément nous appelons sacrement de *confirmation* celui qui opère ce passage unique et définitif de l'enfance à l'âge adulte. Ce mot de confirmation indique bien cette œuvre de consolidation, de scellement qui a été effectuée. Par la Confirmation, en effet, le chrétien est inséré encore plus solidement en Jésus-Christ et dans l'organisme social de l'Eglise. Il est mis davantage encore sous l'emprise de l'Esprit de la famille divine, l'Esprit-Saint. Dorénavant toutes ses intentions et toutes ses démarches seront pénétrées de cet Esprit. Ainsi sera-t-il davantage encore consacré au Christ et attaché à son service, mieux capable de le servir ainsi que son Eglise.

* *

Voilà le rôle et la raison d'être du sacrement de Confirmation dont nous étudierons, plus en détail, les effets merveilleux, dans nos prochaines causeries. Pour ce matin, retenez simplement que ce sacrement nous consacre plus profondément au Christ, et nous engage à fond à son service et, dans ce but, nous donne en même temps la force du Saint-Esprit pour que nous puissions toujours témoigner courageusement de notre foi.

Le Baptême, avons-nous dit, c'est le sacrement de la naissance à la vie divine. Ce matin, disons que la Confirmation c'est le sacrement de la croissance dans la vie divine ; mieux encore : le *sacrement de la virilité spirituelle. Amen.*

II

EXISTENCE DU SACREMENT DE CONFIRMATION

Mes frères,

Un sacrement — le Baptême — contribue à notre naissance à la vie surnaturelle. Il est donc logique qu'un autre — la Confirmation — suive pour en réaliser l'accroissement.

Mais une question préalable se pose : historiquement, le Christ a-t-il institué un tel sacrement ?

Il faut avouer que les passages de l'Ecriture Sainte qui désignent avec précision le sacrement de Confirmation sont rares. On en trouve deux, mais très clairs, comme nous le verrons, dans le livre des *Actes des Apôtres*. Mais, avant tout, ce qu'il importe de bien saisir, c'est le *contexte* dont font partie ces deux passages, contexte qui va nous permettre de bien comprendre et toute la portée véritable de ces deux textes de la Bible, et la place que tient le sacrement de Confirmation dans notre christianisme.

I. — *Dans l'Ancien Testament*

Ce qu'il faut noter, dans l'Ancien Testament, c'est que, toujours, l'effusion de l'Esprit Saint est mise en relation avec *l'avènement du Royaume messianique*. Ceux, en effet, dont s'empare l'Esprit de Dieu ce sont les Rois et les Prophètes, c'est-à-dire ceux qui sont sacrés pour une mission sainte qui concerne l'avènement du Royaume à venir. Plus spécialement encore, les Prophètes, dans leurs prédictions, annoncent avec ensemble, non seulement que ce même Esprit reposera en plénitude sur la Personne mystérieuse du Messie, mais encore qu'il sera répandu largement et en abondance sur les enfants de son Royaume. Ecoutez, par exemple, le prophète Joël, parlant au nom de Yahweh (Joël, III, 2) : « Je répandrai mon Esprit sur toute chair et vos fils et vos filles prophétiseront et vos vieillards auront des songes et vos jeunes gens auront des visions. Sur les esclaves aussi et sur les servantes, en ces jours-là, je

répandrai mon Esprit. » En d'autres termes, le signe caractéristique du Royaume messianique, c'est que le St-Esprit y sera communiqué surabondamment à tous, si bien que le peuple de Dieu tout entier en sera transformé et renouvelé.

Certes, ces prédictions qui annoncent l'action du St-Esprit dans la mission du Christ et la fondation de l'Eglise débordent le sacrement de Confirmation, c'est évident. Néanmoins, ce dernier est bien visé spécialement puisqu'en fait c'est lui qui va conférer à tout chrétien, dans la suite des siècles, le don plénier du St-Esprit et ainsi faire de tout chrétien un défenseur et un apôtre du Royaume de Dieu.

II. — *Dans l'Evangile*

L'Evangile, lui, ne nous dit rien de l'institution par le Christ du sacrement de Confirmation. Mais il nous rapporte deux faits très significatifs, qui nous permettent de saisir comme une *intention du Christ* à l'égard de ce sacrement.

1° Jésus, durant sa vie terrestre, *promet à ses disciples de leur envoyer l'Esprit-Saint*. Nous pourrions citer beaucoup de textes. Mais contentons-nous de prendre le discours après la Cène, où cette promesse est particulièrement nette. En effet, dans cette dernière conversation très affectueuse de Notre-Seigneur avec ses apôtres, la veille de sa mort, nous relevons ces paroles (Jo., XIV, 16) : « Et moi, je prierai le Père et il vous donnera un autre intercesseur pour qu'il soit avec vous toujours, l'Esprit de Vérité que le monde ne peut recevoir. »

2° Par ailleurs, l'Evangile nous rapporte un *geste familier du Christ* : *l'imposition des mains*, en signe de bénédiction (Mat., XIX, 15 ; Luc, XX, 16). Certes, l'Evangile ne nous dit pas que le Christ ait rigoureusement lié le don de l'Esprit au geste de l'imposition des mains, mais le fait que ce geste ait été familier au Maître pour communiquer ses bienfaits, permet de comprendre pourquoi les apôtres l'ont choisi spontanément pour communiquer le don du Saint-Esprit.

III. — *Dans les Actes des Apôtres*

C'est dans les *Actes des Apôtres*, ce livre qui fait suite immédiatement à l'Evangile et qui nous raconte la fondation de l'Eglise et la mission des apôtres que nous est manifestée, très nettement, l'existence, à l'origine même de l'Eglise, notez-le bien, m. f., d'un sacrement qui complète l'effet du Baptême en communiquant, dans toute sa plénitude, l'Esprit-Saint.

Et tout d'abord, une dernière fois, après sa Résurrection et avant son Ascension, le Christ renouvelle formellement sa promesse aux douze : « Lorsque le Saint-Esprit descendra sur vous, vous serez revêtus de force et vous me rendrez témoignage à Jérusalem, dans toute la Judée, dans la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre » (Actes, I, 8).

Le jour de la première Pentecôte, les nombreuses prédictions des Prophètes et les promesses si souvent renouvelées du Sauveur vont enfin se réaliser. Tous ceux qui sont là, dans la chambre haute du Cénacle, par conséquent non point seulement les 11 apôtres avec Marie, mais encore d'autres disciples, en tout environ 120 personnes, reçoivent ce jour-là l'Esprit Saint avec la plénitude de ses dons. Les résultats de cette effusion de l'Esprit nous les voyons dans la transformation soudaine des apôtres. Jusqu'alors, nous les avions vus lâches, intéressés, égoïstes. A la Cène, ils se disputaient le premier rang ; dans la nuit du Jeudi Saint, ils avaient abandonné le Maître et, au matin de l'Ascension ils espéraient encore avoir des places de choix dans ce royaume terrestre qu'ils comptaient toujours voir fonder par le Christ. Et voilà que l'Esprit-Saint fond sur eux et d'un seul coup les transforme pour toujours. Eux, hier si timides, si craintifs, si lâches, si bornés, quittent le Cénacle, parcourent Jérusalem et annoncent fièrement au peuple juif que Jésus de Nazareth qu'il a crucifié est ressuscité glorieux. Plus tard, ils rendront un témoignage identique devant les peuples païens et seront heureux de souffrir et de mourir pour le Christ Jésus.

Mais la promesse de l'Esprit-Saint ne visait pas, m. f., uniquement les apôtres : elle concernait également tous ceux qui, sur leurs paroles, croiraient en Jésus-Christ. Car tous sont tenus de témoigner publiquement et sans peur pour le Christ. L'Esprit-Saint, m. f., est promis à l'Eglise entière : « Il demeurera éternellement avec elle. » Le nouveau Peuple de Dieu, l'Eglise, doit posséder l'Esprit-Saint d'une manière permanente. Précisément la promesse se réalise pour tous les rachetés par le Sauveur, oh ! non pas d'une façon miraculeuse et éclatante comme à la première Pentecôte chrétienne, mais cependant d'une façon sensible, par un rite, un sacrement. Dans les discours qu'il prononce, au jour de la Pentecôte, Pierre a soin de faire remarquer à ses auditeurs que les prédictions des Prophètes et les promesses du Christ qui viennent de se réaliser pour les apôtres, s'appliquent à eux aussi. Comment ? Précisément par la réception du sacrement de Confirmation que nous voyons distribué par les apôtres, dès le début de l'Eglise.

Les *Actes des Apôtres* nous rapporte, à ce propos, deux histoires très suggestives. Voici d'abord l'*histoire du diacre Philippe*. Il vient avec succès de prêcher l'Evangile aux Samaritains. Il leur a administré le Baptême. La nouvelle parvient aux apôtres rassemblés à Jérusalem. Aussitôt, ils décident qu'il y a lieu de parfaire l'œuvre ébauchée par Philippe. Dans ce but, ils dépêchent immédiatement en Samarie les apôtres Pierre et Jean. Ceux-ci imposent les mains aux nouveaux baptisés et, à leur appel, l'Esprit-Saint descend en manifestant sa présence par de grands prodiges.

Ce passage est très clair, n'est-il pas vrai, m. f. Après le Baptême, conféré par le pré-

dicateur de l'Evangile, le diacre Philippe, le don de l'Esprit apparaît comme une prérogative réservée aux apôtres et liée à un geste extérieur : l'imposition des mains.

Vingt ans plus tard, nous voici *à Ephèse avec l'apôtre Paul*. L'infatigable fondateur de communautés chrétiennes est de passage dans cette ville. Il vient d'y découvrir des disciples du Christ, jadis évangélisés par Apollos. Incidemment, Paul leur demande s'ils ont reçu l'Esprit-Saint. Stupéfiante réponse : « Nous n'avons même pas entendu dire qu'il y avait un Esprit-Saint » ! S. Paul, qui croyait avoir à faire à des chrétiens baptisés, constate qu'il a devant lui de simples catéchumènes initiés seulement par le baptême de Jean-Baptiste. Alors, il les baptise du baptême du Christ, après les avoir évangélisés plus à fond, et ensuite, il leur donne le Saint-Esprit en leur imposant les mains.

Ici encore, vous le constatez, l'effusion de l'Esprit-Saint suit le Baptême qu'il achève et seul l'Apôtre en est le dispensateur.

Voilà, m. f., deux « tournées de Confirmation » clairement indiquées dans les *Actes des Apôtres*. Et le lien de cette effusion de l'Esprit-Saint avec la première Pentecôte est manifeste. Les termes analogues employés : « Ils reçurent le St-Esprit... le St-Esprit vint sur eux et ils se mirent à parler diverses langues » montrent que la descente de l'Esprit dans l'âme des nouveaux convertis est une participation à l'effusion de la Pentecôte. « Il s'agit toujours de l'accomplissement de la promesse de Jésus d'envoyer le Paraclet à tous les siens après sa glorification. De même que la première Pentecôte avait pour but la fondation de l'Eglise sur le témoignage de la foi intrépide des apôtres, ainsi l'imposition des mains qui confère l'Esprit aux premiers chrétiens, a pour but de faire d'eux des témoins qui travaillent, sous l'autorité des apôtres, à défendre et à accroître l'Eglise du Christ. »

* *

Concluons. Dès ses origines, l'Eglise adopte un rite distinct du Baptême qui complète l'effet de ce dernier. L'administration de ce rite est réservée aux apôtres et consiste dans l'imposition des mains accompagnée d'une prière. Tous les baptisés peuvent et doivent recevoir ce sacrement qui est le complément indispensable de l'initiation baptismale.

Sans doute, ce geste sanctifiant, nous ne pouvons le rattacher clairement à un ordre du Christ. Mais la manière d'agir spontanée des apôtres prouve qu'ils avaient conscience d'agir selon la volonté et l'Esprit de leur Chef.

Aussi bien, cette doctrine du sacrement de Confirmation, vécue par l'Eglise, dès l'origine, se gardera au cours des siècles, tout en devenant plus explicite et jusqu'à la fin du monde la Confirmation demeurera le sacrement qui, par l'effusion de l'Esprit-Saint avec l'abondance de ses dons, fait de tout baptisé le bon ouvrier du Royaume de Dieu. *Amen.*

A L'ECOLE DES SAINTS

Saint Pierre-aux-Liens
(1er août)

LES CAPTIVITÉS ET LE MARTYRE DE S. PIERRE

Mes frères,

Nous célébrons aujourd'hui les emprisonnements, les souffrances, les mauvais traitements courageusement endurés par S. Pierre pour son Maître. On parle assez de son moment de faiblesse et de lâcheté pendant la Passion, souvent comme excuse de nos propres défaillances, pour qu'aujourd'hui nous remettions sous nos yeux le souvenir de sa vaillance afin de nous entraîner à l'effort. Refaisons donc l'histoire de sa double captivité *à Rome*, où S. Pierre affronte, avec confiance en Dieu et héroïquement, les tourments que son Maître lui avait annoncés.

I. —*Saint Pierre-aux-Liens à Jérusalem*

Nous possédons un récit authentique et vivant de la captivité de S. Pierre à Jérusalem. Dans les *Actes des Apôtres* (XI, 6-19), S. Luc le rapporte en narrateur vivant et concret.

C'tait dans la semaine de la Pâque ; les Juifs affluaient dans la capitale pour prendre part aux fêtes. Avide de popularité, Hérode Agrippa veut faire preuve de zèle pour plaire aux Juifs. Il fait décapiter S. Jacques le Majeur, fils de Zébédée, frère de S. Jean. Mais sans doute n'est-ce pas encore assez au gré des Juifs. Il faut s'en prendre à la tête et il fait arrêter S. Pierre, le chef de cette secte des disciples du Nazaréen.

Selon les méthodes, en usage à cette époque chez les Romains pour ceux qu'on destine au supplice, et que nous connaissons par ailleurs par des écrivains païens, Sénèque (Epist. V) et Pline (Ep. X, 65), S. Pierre est gardé par quatre soldats et attaché à deux d'entre eux par des chaînes ! On est tranquille sur son sort, il ne s'évadera pas ! Mais voici que la nuit même avant sa comparution devant Hérode, un ange libère le prisonnier.

« Tout à coup survint un ange du Seigneur et une lumière resplendit dans la prison. L'ange frappant Pierre au côté, le réveilla en disant : Lève-toi promptement, et les chaînes tombèrent de ses mains. L'ange lui dit : Mets ta ceinture et tes sandales. Il le fit et l'ange ajouta : Enveloppe-toi de ton manteau et suis-moi. Pierre sortit et le suivit, ne sachant pas que ce qui se faisait par l'ange fût réel ; il croyait avoir une vision. Lorsqu'ils eurent passé la première garde, puis la seconde, ils arrivèrent à la porte de fer qui donne sur la ville : elle s'ouvrit d'elle-même devant eux ; ils sortirent et s'engagèrent dans une rue, et aussitôt l'ange le quitta. Alors, revenu à lui-même, Pierre se dit : Je vois maintenant que le Seigneur a réellement envoyé son ange et qu'il m'a délivré de la main d'Hérode et de tout ce qu'attendait le peuple juif. »

Quelle tranquillité d'âme chez ce captif qui dort ! quelle véracité chez ce miraculé qui croit faire un songe ! quelle maîtrise des événements en cette Providence qui laisse arrêter les siens mais les délivre s'il lui plaît !

Après une visite à la maison de Marie, mère de Jean-Marc, où on n'avait cessé de prier pour lui, Pierre s'était éloigné pour échapper aux recherches. Hérode, déjoué dans ses projets, se vengea sur les gardes et les sentinelles qu'il fit exécuter. Mais son tour allait venir. Rentré à Césarée de Palestine où il séjournait habituellement, un jour de l'année 44, après un discours qui lui avait valu un véritable triomphe, l'ange de la vengeance frappa le roi d'une maladie mortelle et il expira, rongé par les vers, comme cet autre persécuteur, Antiochus Epiphane (II Macchabées, IX, 5, 9).

Comme au moment qui précéda immédiatement son arrestation dans le jardin des Oliviers, où ses ennemis venus à sa rencontre avaient été précipités à terre, Jésus avait terrassé le persécuteur de l'Eglise. L'heure n'avait pas encore sonné où Pierre devait verser son sang pour le Christ et son Eglise.

C'est à Rome, capitale de l'empire, où il devait établir le centre de la chrétienté, qu'il lui était réservé de souffrir pour son Maître et d'arroser de son sang l'arbre de l'Eglise qu'il y aurait planté, afin qu'il se développât et étendît sa ramure sur l'univers.

II. — *Saint Pierre-aux-Liens à Rome*

Nous sommes moins bien renseignés sur cette seconde captivité de S. Pierre, celle de Rome, qui s'achèverait par son martyre.

Entre le Forum et le Capitole, on fait visiter aux pèlerins la fameuse prison Mamertine où S. Pierre et S. Paul auraient été détenus avant leur martyre. « Rien qui exprime mieux la dureté antique, son mépris de toute pitié, que cette sorte de souterrain un peu conique, dont les murs taillés dans le roc, ou les rudes assises remontent également aux premiers temps de Rome. Cette prison est vraiment le lieu de cette chose inhumaine que nous appelons le supplice ; c'est là que le cortège des triomphes s'arrêtait, pour relever la joie des vainqueurs par la mort des vaincus » (E. Joly, *La chambre des saints à Rome,* p. 254-255). C'est là que Vercingétorix, le jeune et héroïque défenseur des Gaules avait été mis à mort (46 av. J.-C.).

L'empereur qui jeta dans la prison Mamertine et crucifia la tête en bas le chef des Apôtres, S. Pierre, vit-il aussi dans ce chef et dans ses disciples des compétiteurs qui menaçaient de se substituer à la toute-puissance romaine et d'établir leur domination sur le monde ? Il est difficile d'établir les véritables motifs des premières persécutions ; il semble que Néron ait obéi à des motifs plus personnels et plus immédiats. Le peuple grondait contre les extravagances de cet empereur qui avait fait incendier plusieurs quartiers de Rome ; il fallait une diversion ; Néron la créa en rejetant les responsabilités sur les chrétiens que, selon Tacite, on accusait des crimes « les plus atroces et les plus honteux », à cause de leur vie cachée et de leurs réunions secrètes.

Quoi qu'il en soit l'ère des persécutions était ouverte. De cette première persécution, Tacite et S. Clément nous ont laissé des descriptions détaillées qui font frémir : « chrétiens revêtus de peaux et chassés comme un gibier par des chiens, chrétiennes exposées aux bêtes sous des déguisements mythologiques, crucifiés enduits de poix et allumés en guise de flambeaux ». Les provinces ne furent pas en reste sur la capitale : la Iʳᵉ épître de S. Pierre, que l'on date généralement de 64, et qu'il adressa aux chrétiens d'Asie et de Cappadoce, les exhortait au martyre.

Lui, le chef, ne pouvait échapper à la police. Et vu la rigueur de la persécution, rien d'étonnant qu'il ait été jeté dans la prison Mamertine. Il s'y serait trouvé avec S. Paul, que l'Eglise ne sépare pas de lui dans la commémoration de son martyre. Sur une des parois de la prison, on montre encore un endroit où la figure de S. Pierre aurait laissé son empreinte, un jour que ses geôliers l'auraient violemment jeté contre le rocher.

On montre aussi la source, jaillie miraculeusement près de la colonne à laquelle les deux apôtres auraient été attachés, pour leur permettre de baptiser deux de leurs geôliers, Processe et Martinien, convertis par le spectacle de leur héroïque patience.

Cette fois, l'heure prédite par Jésus à saint Pierre de son martyre (Jo., XXI, 18) était arrivée. L'ange qui l'avait délivré des prisons d'Hérode ne reviendrait pas le tirer miraculeusement de la prison Mamertine. Il n'en sortirait, après quelque huit ou neuf mois d'affreuse réclusion — c'est le temps de sa captivité assigné par la tradition — que pour être, comme son Maître, étendu et fixé à la croix.

* *

Les visiteurs de l'église de Saint-Pierre-aux-Liens, à Rome, s'arrêtent plus volontiers devant le célèbre *Moïse* de Michel-Ange que devant l'autel, sous lequel, fermé par deux magnifiques portes de bronze ciselées, est renfermé le reliquaire des chaînes de l'apôtre, des deux chaînes réunies dont ses pieds et ses mains furent chargés dans sa prison de Jérusalem et dans sa prison de Rome. Cependant, si les chefs-d'œuvre du génie méritent notre attention, ils ne doivent pas nous détourner des choses saintes, mais nous y conduire.

En cette fête de la passion de S. Pierre, de ses emprisonnements et de ses chaînes, ayons au cœur pour ces instruments de ses souffrances la vénération de ceux qui ont formé notre âme chrétienne. Leur dévotion à ces chaînes de S. Pierre était un signe de dévotion au chef des apôtres, d'attachement à son successeur, d'union indéfectible à l'Eglise de Rome. Demandons à Dieu la grâce d'une soumission pareille à la foi de Pierre, à ses enseignements, à ses directives. Alors se réalisera pour nous la parole du psalmiste : « ces chaînes seront pour nous des chaînes de salut » (Ps., VI, 31). *Amen.*

POUR UNE FETE DE LA TERRE

LE SENS CHRÉTIEN DU TRAVAIL

Mes chers amis,

Les chrétiens sont audacieux ; ce que vous avez sous les yeux est le symbole de l'ordre qu'ils veulent construire dans le monde et dont voici les trois lignes maîtresses :

a) Le travail à l'honneur : c'est ce que signifie cette charrue près de l'autel où le prêtre célèbre le saint sacrifice ; ces instruments divers du travail des champs, ces ustensiles de ménage, tout surpris de se trouver à l'honneur après avoir été comme l'étendard de Ste Jeanne d'Arc, si longtemps à la peine.

b) Le berceau à l'honneur : ou plus exactement le travail, le fruit du travail, la richesse au service de la famille et de l'enfant. Et cela signifie que dans l'ordre chrétien l'argent ne doit plus dominer, ni le travail dissocier les foyers ni obliger la femme à délaisser son ménage et le berceau de ses petits pour un labeur excessif à l'usine ou aux champs, l'annonce d'une prochaine maternité ne doit plus être une catastrophe mais au contraire à cette nouvelle des mains tremblantes de bonheur et de fierté fleuriront le berceau, les instruments de travail tressailleront de joie de ne plus servir le démon du gain, mais un petit ange qui demain sera fils de Dieu et, à travers ce petit, Dieu lui-même. Dans l'ordre chrétien, l'homme ne doit plus être brimé par l'or ; il est le roi de la création matérielle.

c) L'enfant, le foyer, l'humanité entière avec son frère aîné le Christ, au service de Dieu : c'est pourquoi la croix du Christ domine le berceau. Ainsi l'outil, la machine, l'argent au service de l'homme, — l'homme au service des siens : c.-à-d. de ses enfants et de ses semblables, — l'humanité entière au service de Dieu : voilà l'ordre chrétien. Il serait aisé de montrer que les plus grandes souffrances du monde viennent de ce que cet ordre a été détruit. Jésus-Christ avait travaillé à son édification, il avait envoyé ses apôtres continuer son œuvre. Aujourd'hui qu'il faut relever les ruines, Jésus-Christ, par son vicaire le Pape, continue d'embaucher des ouvriers ; il nous a appelés, mes amis, mes chers amis, à cette tâche grandiose dont l'humanité attend la réalisation : « Viens avec moi, tu seras pêcheur d'hommes ». Votre présence à cette journée est votre réponse à l'appel de Jésus. Dans cet immense chantier de la reconstruction d'un monde chrétien, votre place, votre activité est centrée autour de la Terre. Nous allons voir : 1° la terre sur le plan de Dieu, — 2° la terre au temps où le pays de France était chrétien, — 3° la terre dans le monde moderne.

I

La Terre dans le plan de Dieu est nourrice et servante de l'homme.

La première page de la Bible raconte la création. Dieu crée la Terre, la lumière, le firmament, les deux « luminaires » et les étoiles, les plantes, les animaux, puis enfin l'homme. Et Dieu ayant créé l'être humain homme et femme, dit : « Croissez et multipliez-vous, remplissez la Terre. Soumettez-la, dominez sur tout animal qui vit sur la Terre. Je vous donne toute herbe et tout arbre portant des fruits pour votre nourriture. » Ainsi la première loi posée par la créature est celle de la vie et pour permettre la vie, Dieu dit : « Soumettez la Terre » — (il s'agit non des territoires à soumettre par les armes, mais des forces de la nature par la science). — Pour permettre la vie Dieu donne encore à l'homme les animaux, les herbes et les arbres. Les richesses de la Terre, l'ingéniosité de l'homme à les produire et à les multiplier, le progrès dont Dieu lui fait une loi : « Soumettez la terre », sont, dans le plan divin, non au service de la cupidité de quelques-uns, mais au service de la vie. Aussi l'indignation de Dieu éclate avec force lorsque ce plan est bouleversé par les accapareurs : « Malheur à ceux qui ajoutent maison à maison, qui joignent champ à champ...jusqu'à ce qu'ils habitent seuls dans le pays... » (Is., v, 8). Les richesses au service de l'homme, et l'homme au service de Dieu, l'homme chantre de Dieu au milieu d'une nature irraisonnable : « Et Dieu vit que son œuvre était très bonne ».

II

La paysannerie était alors « bien autre chose qu'un métier ou qu'un état ou qu'une classe. C'était un secret : une alliance faite avec la création. L'argent, le paysan s'était arrangé pour s'en passer ; même s'il le désirait ardemment, et s'il en épargnait un peu ce n'était que pour acheter un lopin de plus, ou un plus gros domaine pour se renforcer dans sa paysannerie. Sa vie n'était pas organisée sur l'argent. C'était un ménage avec la terre... Pendant des siècles, il y a eu des hommes pour qui la question n'était pas de s'enrichir. Toute la question pour eux était le labourage... » (H. Pourrat, *L'homme à la bêche).*

Les paysans attendaient de la terre non seulement qu'elle les nourrisse mais qu'elle fasse de leurs fils *des hommes.* Ils entendaient les leçons silencieuses de cette éducatrice : la Terre ; elle leur apprenait la rude loi du Travail ; elle récompensait le travailleur acharné et refusait même le pain aux paresseux. Elle enseignait la persévérance courageuse, même après l'épreuve, la grêle ou la gelée, ou la sécheresse. Elle enseignait la prévoyance et l'épargne. Elle unissait dans le même travail le père, la femme et les enfants ; elle unissait sur le même sol les familles du village et les réunissait encore dans son sein après leur mort. Elle fabriquait des hommes : et les hommes que la Terre avait formés vous pouviez les mettre dans une tranchée ; vous pouviez leur mettre entre les